

La jeune Inde retrouvait la pensée védique pour en faire la pensée d'une révolution» («Universalité de la non-violence», *La République algérienne* du 12 décembre 1953). Il se veut pratique, concret, précis et écrit dans *Naissance d'une société* (1962) : «Il faut trouver une «idée» transcendante qui ressoude le spirituel et le social, qui opère de nouveau la synthèse de la «personne» musulmane, de manière que celle-ci soit identique à elle-même, à la mosquée et dans la rue... C'est ce travail de réorganisation et de réorientation qui doit constituer la tâche primordiale dans le plan de la renaissance musulmane. Car c'est sa réalisation qui constitue la condition première, la précondition qui rendra efficaces tous les efforts dans le cadre de cette renaissance.»

Alors que le réformisme musulman a cru trouver la solution au problème de la décadence dans le retour au passé, Bennabi la voit dans un bond en avant, dans une synthèse entre les valeurs spirituelles de l'islam et les valeurs temporelles du XX^e siècle, entre l'authenticité et l'efficacité, entre l'esprit coranique et la pensée cartésienne. Il n'a jamais cru en la possibilité d'une résurgence du monde musulman hors du cadre d'une globalisation des moyens spirituels et matériels de l'humanité : «Le retour au salaf, tel qu'il est impliqué par la doctrine du mouvement réformateur classique, ne s'inscrit pas dans l'ordre des faits historiques. Il ambitionne un glissement qui ne ramène pas l'homme à l'ère de la conscience, mais à celle de la science théologique, c'est-à-dire en prenant encore l'exemple du passé, à l'époque post-siffinienne. C'est donc une réforme de savants, qui touche peu ou ne touche pas du tout les masses humaines.» (*Vocation de l'islam*).

Il fustige la tendance morbide à sacrifier l'islam historique, opérant une nette distinction entre l'islam et sa traduction sociale : «Cette distinction est nécessaire pour parler de ces insuffisances sans l'épouvantable "trac" qui s'empare du musulman dès qu'il veut aborder les problèmes du monde musulman sous leur aspect pathologique... Souvent sa raison succombe à ce trac et il se trouve emporté par l'élan apologétique loin de ces problèmes et de leur contenu réel. Il se croit obligé — partageant en cela le défaut de tous les croyants de toutes les confessions — d'idéaliser ce contenu, de l'embellir par des données subjectives, de composer en somme dans son esprit un portrait flatteur de sa religion... Cette justification qui s'opère de deux manières — soit par substitution du subjectif à l'objectif soit par substitution d'un passé prestigieux à un présent déshérité — rend impossible une thérapie sociale... Insidieusement, la substitution d'un tableau du passé à une réalité du présent peut rendre

psychologiquement la solution impossible.» (*L'Afro-Asiatisme*, 1956).

Bennabi rejette la relégation de la mission prophétique au rôle d'un juriste rivé à la lettre et écrit dans un article («Mohammed le saint», *La République algérienne* du 17 juillet 1950) : «Une société primitive qui n'a pas encore découvert ses valeurs morales, une société décadente qui a perdu les siennes, attachent toutes les deux au Prophète le portrait d'un porteur de loi. Toutes les deux n'ont pas le sens de la sainteté, l'une attend une loi, l'autre veut garder la sienne. Dans toute société décadente, le *faqih*, le légiste, est roi... Le rôle d'un prophète n'est pas uniquement celui d'un porteur de loi, il apporte plus que ceci... Jésus ne condamnera pas la pécheresse, la Samaritaine, que les Pharisiens accusaient devant lui pour la faire condamner d'après la loi.»

Mohammed ne condamnera pas le pécheur qui s'accusait devant lui en signe de repentance... Son enseignement précise par paraboles les valeurs islamiques

Aux dévots de toutes les époques pharisiennes, aux fouqaha des sociétés decadentes, à tous ceux qui voient le Prophète sous les traits d'un simple porteur de loi, le Coran adresse, encore, cette apostrophe virulente : «Malheur à ceux qui prient en faisant de leurs prières une simple ostentation et refusent de petits actes de bonté.»

qui ne sont pas du domaine du dogme, de la loi... Aux dévots de toutes les époques pharisiennes, aux *fouqaha* des sociétés decadentes, à tous ceux qui voient le Prophète sous les traits d'un simple porteur de loi, le Coran adresse, encore, cette apostrophe virulente : «Malheur à ceux qui prient en faisant de leurs prières une simple ostentation et refusent de petits actes de bonté.»

Nous pourrions ajouter que c'est bien ce qu'a voulu dire Jésus lui-même dans cette adresse : «A vous aussi, docteurs de la loi, malheur ! Parce que vous chargez les hommes de fardeaux difficiles à porter, et vous-mêmes, ne touchez pas aux fardeaux d'un seul de vos doigts.» (Evangiles II, 46-47). Dans un autre article («Que sais-je de l'islam» n°8, janvier 1972) il écrit : «Quand une religion devient une simple collection de formules à réciter par cœur, un simple ensemble de gestes à accomplir machinalement, elle peut verser facilement dans le culte de ses symboles, de ses signes, au lieu de s'occuper de ce qu'ils désignent. Alors, quand le signifiant usurpe la place du signifié, c'est le retour à la magie ; c'est le règne du dévot, du bigot, et finalement du charlatan... Et il n'est pas défendu de citer ici un proverbe chinois cité par

Garaudy qui l'attribue à une pensée boudhiste : "Lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt." C'est-à-dire quand le signe usurpe la place de ce qu'il désigne, c'est l'imbécillité qui prend le nom de culture.»

Bennabi n'était pas désarmé par la situation sociale et historique de l'islam, œuvre des hommes et résultat de leur incapacité à le vivre de manière plus honorable : «L'islam éternel n'a pas à couvrir et à justifier d'une manière ou d'une autre les faiblesses d'un ordre temporel qui se veut musulman... Le musulman a perdu l'usage social de l'islam.» (*L'Afro-Asiatisme*). Dans *Naissance d'une société*, il fait remarquer «l'effet exaltant de la vérité islamique sur l'auditoire qui écoute les prêches du vendredi, au pied du minbar, dans les mosquées. Les mots de l'imam qui tombent du minbar sur cet auditoire recueilli le bouleversent. Et, plus d'une fois, on voit à ses côtés un orante fondre en larmes ou l'imam lui-même étranglé d'un sanglot.

Pourtant, quand cet auditoire aura terminé sa prière, la "vérité" qui l'a bouleversé reste à la mosquée, elle ne le suit pas dans la rue. En franchissant le seuil de la mosquée, le musulman passe donc d'un état à un autre état. Et ceci nous oblige à faire la constatation qu'il y a une séparation entre le spirituel et le social, un divorce entre le principe et la vie. L'histoire de cette séparation remonte sans doute à très loin. Elle avait eu lieu d'abord entre le spirituel et le politique, entre l'Etat et l'idée religieuse. On peut dater cette rupture initiale de Siffin. Mais ses effets ont progressé dans le monde musulman, comme une maladie qu'on n'a pas soignée... Toute vérité qui n'agit pas sur la trilogie sociale des personnes, des idées et des choses est une vérité morte. Tout mot qui ne porte pas le germe d'une action transformatrice est un mot inutile, un mot mort enfoui dans une sorte de cimetière que nous nommons dictionnaire».

C'est ainsi que le musulman apparaît à Bennabi comme un «solitaire ignorant les valeurs d'autrui», une «conscience solitaire qui ne prend pas part aux affaires mondiales. On ne la trouve ni dans les grands débats internationaux ni dans le remous d'idées engendrées par le choc des doctrines sociales et philosophiques qui par-

tagent l'humanité en ce moment. Cette psychologie du solitaire cristallise l'inefficacité du monde musulman sur le plan universel». Conscient de la gravité de la situation dans laquelle se trouve le monde musulman, il ne s'est pas nourri et n'a pas voulu nourrir d'illusions les autres. Peut-être s'est-il empêché dans ses écrits publics d'aller jusqu'au bout de sa pensée de peur de heurter, de choquer, de déshonorer, mais il n'était pas dupe. Répondant à la question d'un étudiant soudanais en octobre 1959 au Caire sur l'«inéductibilité» de la conversion du monde à l'islam, il répond avec délicatesse : «Le monde n'attend pas notre message islamique mais tout message qui peut lui apporter du bien. La question est donc de savoir si dans la situation matérielle et morale de l'humanité actuelle il y a une nécessité fondamentale que l'islam peut satisfaire. Si cela est, je dirais que le monde attend notre message. Il y a donc lieu de vérifier d'abord l'existence d'une telle nécessité.»

Bennabi est peut-être le premier intellectuel à avoir établi une corrélation entre le «croyant» et le «citoyen», écrivant dans «Idée d'un Commonwealth islamique» à la fin des années 1950 : «C'est certainement un lieu commun de dire qu'un bon croyant fait toujours un bon citoyen, même à l'égard de ses concitoyens d'une autre confession... Le croyant porte en lui les problèmes auxquels fait face le citoyen... C'est notre monde des idées qui porte le mal et les causes de la crise du monde musulman. Cette remarque peut se traduire autrement ici en disant que le croyant porte en lui les problèmes auxquels fait face le citoyen... Aujourd'hui donc, le problème du citoyen de n'importe quel pays musulman se pose sur le même fond sociologique que le problème de n'importe lequel de ses coreligionnaires d'un autre pays. C'est donc bel et bien le problème du croyant qui se pose au fond.»

Cherchant à définir le sens de sa vie, il écrit dans une note du 13 février 1958 : «Si je récapitule ma vie depuis 1936, je crois que la seule signification valable qu'elle ait à mes yeux, c'est l'espèce d'amour que j'ai toujours éprouvé pour les formes supérieures de vie et qui se résument en la civilisation. Le spectacle de la civilisation m'a toujours ému. Et si je récapitule maintenant ma vie, je trouve qu'elle fut toujours une tentative de passer un peu de cette émotion, de mon amour de la civilisation autour de moi.» On peut appeler «bennabisme» cette vision humaniste qui voulait rapprocher non seulement les religions du Livre mais toutes les spiritualités du monde en vue d'une humanité unifiée par une culture universelle de l'acceptation mutuelle et de la coopération pour le bien commun.

N. B.